

#### IV. Dans les coulisses (les crimes du chauvinisme)

Ce qui suit est, presque mot pour mot, le récit d'un de mes amis serbes (je l'ai écrit sous sa dictée).

– Pendant la guerre, j'ai eu l'occasion, je ne saurais dire si ce fut heureux ou non, de visiter Skopje, quelques jours après la bataille de Kumanovo. L'irritation avec laquelle on avait accueilli, à Belgrade, ma demande d'autorisation et les obstacles spécieux opposés par le ministère de la Guerre m'avaient fait subodorer que les messieurs à la tête des opérations militaires n'avaient pas la conscience tranquille et que, ce qui s'était passé là-bas, correspondait bien peu à la vérité officielle des communiqués gouvernementaux. Cette impression, ou plutôt ce pressentiment fut renforcé par une rencontre fortuite dans le train, à Niš, avec un officier qui se rendait à Skopje avec un mandat de l'état-major.

– Quand cet officier, un homme droit et honnête que je connaissais depuis longtemps, apprit que je me rendais à Skopje, muni d'une autorisation régulière, il ne put cacher sa désapprobation. Il laissa échapper que si je n'avais pas d'affaire urgente à y régler, je pouvais m'épargner le voyage jusqu'à Skopje et ajouta que les autorités de Belgrade ne savaient pas ce qu'elles faisaient, qu'il fallait empêcher les "étrangers" d'aller à Skopje. Arrivés à Vranje, à la frontière serbe, l'officier a dû se ranger à l'idée que je n'avais pas changé d'avis. Alors, il changea de ton, grommela quelques phrases gênées et essaya de me préparer à ce qui m'attendait à Skopje. « Ce sont des choses désagréables mais inévitables, malheureusement » me dit-il en substance. Les propos de mon interlocuteur laissaient entendre, entre autre, et cela me parut évident, qu'il s'agissait de raison d'État. Cela me rendit encore plus perplexe. Que je sache, pensai-je, les atrocités, dont une vague rumeur était parvenue aussi à Belgrade, n'étaient pas le fait d'épisodes accidentels, isolés et exceptionnels, sinon un honorable officier ne les aurait pas justifiées en invoquant "la raison d'État". Quelqu'un devait bien être responsable de tout ceci. Mais qui ? Les autorités militaires ? Le gouvernement ? La réponse à cette question vint très tôt : à mon arrivée à Skopje.

– En réalité, une fois traversée la vieille frontière serbe, nous avions été saisis par l'horreur, avant même d'arriver. Il était cinq heures de l'après-midi, nous approchions de Kumanovo ; le soleil déclinait et il commençait à faire nuit. Et, au fur et à mesure que le ciel s'obscurcissait, les lueurs des incendies devenaient plus nettes. Tout brûlait autour de nous. Des villages entiers albanais – proches ou éloignés, et même près de la voie ferrée – étaient réduits à

des ruines en fumées. C'était la première, réelle, authentique extermination réciproque d'êtres humains à laquelle j'assistais en temps de guerre. Habitations, propriétés de famille, transmises de père en fils, partaient en fumées. La monotonie de ce spectacle nous accompagna durant tout le voyage jusqu'à Skopje.

– Nous arrivâmes à dix heures du soir. Quand je descendis du wagon à bestiaux à bord duquel j'avais voyagé, le silence régnait sur la ville, il n'y avait pas âme qui vive dans les rues. Il y avait seulement un groupe de soldats, devant la gare d'où s'échappait la voix stridente d'un homme ivre. Les autres passagers qui étaient descendus du train s'en allèrent de leur côté et je restai là, à la gare, seul. Je m'approchai du groupe. Quatre soldats, avec leurs baïonnettes fixées sur le canon de leur fusil, encerclaient deux jeunes Albanais qui portaient une casquette blanche. Un sous-officier ivre, un *komitadžji* (tchetnik), tenait une *kama* (épée macédonienne) dans une main, et une bouteille de Cognac, dans l'autre. Il intima aux Albanais « Assis ! » et les pauvres, à moitié morts de peur, se jetèrent à genoux. « Debout ! » et ils se levèrent. La scène se répéta plusieurs fois. Ensuite, le sous-officier pointa son épée sur la gorge, puis sur la poitrine de ses victimes, en les menaçant et en les insultant. Il les contraignit à boire le Cognac et... les embrassa. Ivre de pouvoir, d'alcool et de sang, le sous-officier s'amusait avec eux de manière abjecte comme un chat qui joue avec une souris. Il avait les mêmes lubies et la même psychologie que ce dernier. Les trois autres soldats, qui n'étaient pas ivres, restaient plantés comme des piquets et surveillaient les deux Albanais afin d'empêcher toute fuite ou tentative de résistance. Le sous-officier se délectait. « Ce sont des *arnauts* », me dit simplement un soldat. « Maintenant, il va les égorger. »

– En proie à l'horreur, je m'éloignai du groupe. Il était inutile de tenter de protéger les Albanais. Seule une force armée aurait pu tirer ces deux hommes des griffes des soldats et du sous-officier. Et tout ceci se passait devant la gare, juste après l'arrivée d'un train. Je m'échappai, horrifié, pour ne pas entendre les hurlements de douleur et les appels à l'aide.

– Tout était tranquille dans les rues. On avait l'impression d'être dans une ville abandonnée. À six heures du soir, toutes les grilles et les portes étaient fermées. Les *komitadžji* se déchaînaient à la tombée de la nuit. Ils surgissaient dans les maisons turques ou albanaises et, là, ils procédaient toujours au même rituel de saccages et de tueries. Skopje avait soixante mille habitants dont la moitié était composée d'Albanais et de Turcs. Une partie d'entre eux était en fuite mais la grande majorité était restée dans la ville. Et chaque nuit, il y avait un bain de sang.

– Avant mon arrivée à Skopje, les habitants ont trouvé, deux matins de suite, des monceaux de cadavres sous le pont principal du Vardar, c'est-à-dire en plein centre de la ville. C'était des Albanais, auxquels on avait coupé la tête ; certains disaient qu'ils étaient de la ville et qu'ils avaient été tués par les *komitadžji*, d'autres soutenaient que les cadavres, qui avaient échoué sous le pont,

avaient été amenés jusque là par le courant. De toutes façons, il était évident que ces hommes décapités n'avaient pas été tués au combat...

— Skopje est réduite à un campement militaire. Les habitants, surtout les Musulmans, se cachent et on rencontre seulement des militaires dans les rues. Parmi la masse de soldats, on voit aussi des paysans serbes originaires de toute la Serbie. Prenant pour prétexte de chercher leurs fils et leurs frères, ils traversent la plaine du Kosovo en s'adonnant au saccage. J'ai échangé quelques mots avec trois de ces chacals. Ils étaient venus à pied de la Šumadija, dans le centre de la Serbie, et ils avaient franchi la plaine du Kosovo. Le plus jeune d'entre eux, de stature basse et l'air crâneur, se vantait d'avoir tué deux *arnantes*, avec un fusil à tir rapide, dans le Kosovo. « Ils étaient quatre mais deux d'entre eux ont réussi à s'échapper. » Ses compagnons de voyage, de vieux paysans à l'air grave, ont confirmé son récit. « Dommage, se lamentaient-ils, que nous n'ayons pas beaucoup d'argent avec nous. Ici, il y a des quantités de bœufs et de chevaux. Le soldat, qui reçoit une solde de deux *dinars* (soixante-quinze kopecks), se rend dans le village albanais le plus proche et vous ramène un beau cheval. Les soldats peuvent vous procurer une paire de bœufs, des bêtes robustes, pour seulement vingt *dinars*. » Depuis la région de Vranje, la population est descendue en masse dans les villages albanais et s'est emparée de tout ce qui lui tombait sous la main. Les paysannes ont même arraché et porté sur leur dos des portes et des fenêtres de maisons albanaises.

— Deux soldats, appartenant au détachement chargé de désarmer les Albanais dans les villages, nous abordent. L'un d'eux me demande où il peut changer une lire d'or. Je lui demande de me la montrer car je n'avais jamais eu l'occasion de voir cette monnaie turque. Le soldat regarde autour de lui avec circonspection, puis il retire la lire de sa bourse. D'un geste éloquent, il fait comprendre qu'il en a d'autres mais il ne veut pas que cela se sache. On sait qu'une lire turque vaut vingt-trois francs.

— J'ai surpris la conversation de trois soldats qui passaient à côté de moi. « Je ne sais même pas combien d'Albanais j'ai tués », disait l'un, « mais cela n'en valait pas la peine car ils n'avaient rien qui avait de la valeur sur eux. Ensuite, j'ai tué une *bula* (musulmane) et j'ai trouvé dix liras d'or sur elle. »

— Ils parlaient de cela ouvertement, l'air indifférent, comme d'une chose normale. Les gens ne se rendent pas compte des énormes changements intérieurs provoqués par la guerre en quelques jours. Voilà à quel point l'homme dépend des conditions qui l'entourent. Plongé dans la situation de brutalité organisée qu'est la guerre, les gens s'abrutissent sans même s'en rendre compte.

— Un peloton de soldats traverse la rue principale de Skopje. Un Turc, ivre et très probablement à moitié fou, injurie les soldats. Ces derniers s'arrêtent, poussent le Turc contre le mur de la maison la plus proche et le tuent sur place. Puis, le peloton poursuit sa route, imité par les passants. L'incident est clos.

– Le soir même, je rencontraï, dans un hôtel, un caporal de ma connaissance. Son détachement était fixé à Ferizovi, une localité albanaise de la Vieille Serbie. Il avait pour mission de porter, avec ses hommes, un lourd canon d'assaut de la gorge de Kočani à Skopje. De là, le canon devait être transporté jusqu'à l'armée alignée devant Andrinople.

– Mais qu'est-ce que tu fais à Ferizovi avec les Albanais ? lui demandai-je.

– Je fais rôtir des poulets et je tue les *arnauts*. Mais j'en ai assez, ajoute-t-il avec un bâillement, accompagnant ses mots d'un geste las et indifférent. Il y a des richards parmi eux. Nous sommes entrés dans un village prospère, près de Ferizovi, avec des maisons qui ressemblaient à des tours. Nous sommes entré dans la cour d'une des maisons. Le propriétaire, un vieil homme très riche, avait trois fils. Ils n'étaient que quatre mais il y avait de nombreuses femmes. Nous les avons toutes fait sortir de la maison, nous les avons mises en rang et puis nous avons abattu leurs hommes sous leurs yeux. Elles n'ont pas émis une seule plainte, comme si cela leur était égal. Elles nous ont seulement demandé si elles pouvaient rentrer chez elles prendre leurs affaires. Nous les avons laissées faire. Elles ont fait un cadeau coûteux à chacun de nous. Puis, nous avons mis le feu à la maison.

– Mais pourquoi tant de brutalité ? lui ai-je demandé, scandalisé par son récit.

– On ne peut pas faire autrement et puis on s'habitue. Je dois dire qu'en temps normal, je n'aurais pas été capable de tuer un vieux ou un enfant innocent. Mais en temps de guerre, vous savez, le commandant donne des ordres qu'il faut exécuter. Des choses, comme celle que je viens de raconter, il s'en est passé beaucoup, même récemment. Pendant que nous traînions le canon jusqu'à Skopje, nous avons croisé un chariot où se trouvaient quatre paysans étendus avec une couverture jusqu'à la taille. J'ai tout de suite senti l'odeur de l'iodoforme. Quelque chose ne va pas, ai-je pensé. J'ai donné l'ordre d'arrêter le chariot et j'ai demandé qui ils étaient et où ils allaient. Ils ont fait semblant de ne pas comprendre le serbe et n'ont pas répondu. C'était un Tzigane qui conduisait. Il nous a expliqué que c'était quatre Albanais rescapés des combats de Merdar. Ils avaient été blessés à la jambe et ils retournaient chez eux. C'était très clair.

– Descendez, leur ai-je dit. Ils avaient compris, mais ils ne voulaient pas descendre du chariot. Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'ai fixé ma baïonnette et je les ai tués tous les quatre, là, sur le chariot.

– Je connaissais cet homme. Il avait travaillé comme serveur à Kragujevac. C'était un jeune homme sans qualités particulières et absolument pas belliqueux, un serveur comme tant d'autres, en somme. À l'époque, il avait même adhéré au syndicat des serveurs. Je crois même qu'il en a été le secrétaire pendant un certain temps et puis il est parti... et voilà ce qu'il était devenu, après seulement trois semaines de guerre.

– Mais vous vous comportez comme des bandits. Vous tuez et volez sans distinctions ! me suis-je exclamé, m'écartant de cet homme pour lequel j'éprouvais, désormais, une répulsion physique.

– Le caporal semblait troublé. Il avait dû se souvenir de quelque chose qui devait lui peser. Il finit par se justifier en prononçant, d'un ton solennel et convaincu, des mots qui jetèrent une lumière encore plus sinistre sur ce que j'avais vu et entendu.

– Non, ce n'est pas vrai. Nous autres de l'armée régulière, nous respectons les règles et nous ne tuons jamais personne en dessous de l'âge de douze ans. Je ne mettrais pas ma main au feu pour ce qui concerne les *komitadžji*, parce que avec eux c'est une autre histoire ; par contre, je peux dire comment cela se passe dans l'armée.

– Le caporal n'était pas disposé à se porter garant des *komitadžji*. Et il est vrai que ces derniers ne connaissaient pas de limites. La majeure partie d'entre eux avaient été recrutés parmi les fripouilles, les vagabonds, le sous-proletariat et la lie de la société. Ils ont fait du meurtre, du vol et de la violence un sport amusant. Leurs actes parlent d'eux-mêmes. Les autorités militaires ont été elles-mêmes choquées par les bacchanales sanguinaires dans lesquelles a dégénéré la lutte des tchetniks et elles ont dû prendre des mesures draconniennes. Elles n'ont même pas attendu la fin de la guerre pour les désarmer et les renvoyer chez eux.

– L'air de Skopje était devenu irrespirable : je ne le supportais plus. L'intérêt politique et la curiosité intellectuelle qui m'amènèrent à voir les choses de mes yeux s'étaient totalement évanouis. Je ne désirais qu'une chose : m'en aller le plus tôt possible. Je me suis de nouveau retrouvé dans le wagon à bestiaux à contempler la plaine de Skopje. Quels paysages ! Quelle beauté ! Les hommes auraient pu vivre sans problèmes dans un endroit pareil, et en revanche... Mais, ce n'est pas la peine de te dire, à toi, toutes ces choses, tu es de la même opinion que moi. C'est seulement que là-bas la force de mes idées s'est trouvée multipliée par dix. Un quart d'heure après, le train est sorti de la gare. J'ai regardé dehors. À deux cents pas de la voie, j'ai entraperçu un cadavre à côté d'un fez. Il gisait la face contre terre et les bras écartés. À deux pas de lui, deux soldats serbes, appartenant aux unités qui montaient la garde sur les voies, bavardaient et plaisantaient. L'un d'eux désignait le cadavre. Ils étaient, de toute évidence, les auteurs de ce crime. Vite, vite, ai-je pensé, emmenez-moi loin de cet endroit.

– Pas très loin de Kumanovo, dans un champ de foin près de la ligne ferroviaire, quelques soldats étaient en train de creuser d'énormes fosses. Je leur en ai demandé la raison. Ils m'ont expliqué qu'ils devaient enterrer quinze à vingt wagons de viande pourrie qui se trouvaient sur une voie désaffectée. Les soldats refusent, à ce qu'il paraît, les rations de viande. Ils prennent directement ce dont ils ont besoin, et même davantage dans les maisons des Albanais. Lait, fromage, miel. « J'ai mangé plus de miel ces jours-ci que je n'en

ai jamais mangé de ma vie, et cela aux frais des Albanais», m'a dit un soldat que je connais. Les soldats tuent chaque jour des bœufs, des brebis, des porcs et des poulets et jettent ce qu'ils n'ont pas mangé. « Nous avons de la viande en suffisance », m'a dit un officier chargé du ravitaillement. « Par contre, nous manquons de pain. Nous avons déjà écrit des centaines de fois à Belgrade pour leur demander de ne plus envoyer de viande mais, en application des procédures prévues, elle continue à arriver. »

— J'ai voulu voir de près et j'ai vu ce que j'ai vu. La chair, des boeufs comme celle des hommes, se putréfie. Les villages sont des ruines en fumées, les soldats exterminent les personnes « au-dessus de l'âge de douze ans ». Là-bas, on devient brutal, on perd toutes dimensions humaines. Il suffit de soulever le rideau des coulisses des glorieuses entreprises militaires et la guerre se révèle, avant tout, abjecte...

*Kievskaja Mysl'* N° 355  
23 décembre 1912

***La pensée de Kiev, quotidien libéral  
ukrainien en langue russe***

## Deuxième chapitre

### LA BULGARIE EN GUERRE

(Première période : les alliés contre la Turquie)

#### I. À Sofia

##### Avant les événements.

J'ai quitté Belgrade le 5 octobre et je suis arrivé à Sofia à six heures du matin. Au cours du voyage, le train, qui était bondé, n'a respecté aucun horaire. À bord, il y avait des volontaires, des officiers de réserve, des infirmières de la Croix-Rouge, des journalistes et des fournisseurs de l'armée. Le prince héritaire Alexandre, qui se rendait à Niš afin de rejoindre son armée, voyageait dans une voiture-salon privée. Dans mon compartiment, il y avait le chef de département d'un ministère, un homme robuste avec des mitaines en soie. Il ne cessait de se plaindre à moi de la lettre ouverte du baron d'Estournelles de Constant au roi du Monténégro. À part moi, les autres destinataires de ses plaintes étaient un officier de réserve, un pharmacien, un étudiant serbe arrivant d'Anvers et un journaliste britannique.

J'ai entre les mains un journal allemand qui comporte un article d'un commentateur militaire notoire, l'ex-colonel "Oberst" Goedke. Il évoque les armées balkaniques et estime que, sur les quarante-trois divisions du contingent de la paix, la Turquie n'a pu disposer, dans la phase initiale de la guerre, de plus de vingt d'entre elles, de onze bataillons chacune, pour un total d'environ 300.000 hommes.

Quant aux *redif*, il a calculé que les Turcs peuvent initialement en rassembler dix divisions et arriver jusqu'à vingt. La force initiale de l'armée turque pourrait donc s'élever jusqu'à 450.000 hommes dont 360.000 combattants. Goedke fournit des estimations très prudentes concernant les armées alliées : 200.000 hommes pour l'armée bulgare (dont 160.000 combattants), 120.000 Serbes (95.000 combattants), 55.000 Grecs (45.000 combattants) et enfin près de 35.000 Monténégrins.

Ainsi, au début des hostilités, la Turquie pourrait opposer aux 335.000 soldats des armées alliées environ 360.000 de ses hommes. Les chiffres des armées bulgare et serbe fournis par Goedke sont certainement sous-estimés d'au moins cinquante pour cent, sinon plus. Il suffit de citer le *Yeni Turk*<sup>1</sup> qui

<sup>1</sup> *La Jeune Turc*. [n.d.éd.]